

drissement ou le sentiment religieux dans l'extase ; telle est aussi, en sens contraire, l'indignation que provoque la vue du mal moral : *facit indignatio versus*.

Les sentiments *particuliers* sont ceux qui n'affectent le cœur qu'en partie et nous laissent, en conséquence, plus d'empire sur nous-mêmes : tels sont les sentiments de la science, de l'art, de la nature et de la société. Cependant une affection de ce genre peut, en certaines circonstances, envahir tout le cœur et nous transporter au comble de la joie ou de la tristesse. Il faut se tenir en garde contre les sentiments à ce point de vue ; car la *passion* provient précisément d'un sentiment particulier, transformé de notre plein gré en sentiment universel.

Les sentiments peuvent encore être universels ou particuliers sous un autre rapport, selon que l'*objet* est considéré sous toutes ses faces ou seulement dans quelques-unes de ses propriétés. Telle est la différence que l'on peut faire entre les diverses manifestations de la charité : l'*amitié* exprime une union fondée sur la conformité des caractères, tandis que l'*amour* repose sur la communauté de la vie entière.

7. D'après la *force*, les sentiments sont susceptibles d'une multitude de modifications qui s'expriment mieux dans la *musique* que dans nos langues. C'est qu'en effet la musique est plutôt le langage du cœur, et la parole le langage de l'intelligence. La pensée a plus de clarté que de chaleur et demande une langue analytique qui traduise exactement toutes ses nuances et les fixe dans le temps comme un objet permanent d'études ; le sentiment, au contraire, a plus de chaleur que de clarté et réclame une langue plus vague et plus intime, qui corresponde, par la succession des sons, au développement des affections dans la vie.

La force du sentiment peut être considérée soit en elle-

même, dans son *intensité*, soit dans son *mouvement*, dans son *expansion* ou dans sa *culture*. Les sentiments, à ces divers points de vue, sont énergiques ou mous, vifs ou lents, violents ou calmes, durs ou tendres. Mais la force des émotions se manifeste de deux façons distinctes : les sentiments sont *toujours* puissants ou toujours faibles, ils restent dans le même ton, parce qu'ils dépendent du caractère et du tempérament, ou bien ils se modifient, ils *changent* de vivacité, en s'élevant ou en s'abaissant. La croissance et la décroissance sont encore susceptibles de plusieurs modes de variations : le changement se produit tantôt d'une manière *subite* ou instantanée, tantôt d'une manière régulière ou *continue* et, dans ce dernier cas, les sentiments passent soit avec *lenteur*, soit avec *rapidité* par tous les degrés de l'expression, depuis l'instant où ils naissent et sont encore inaperçus jusqu'au moment où ils éclatent dans le ravissement ou périssent dans la défaillance. Les nuances du sentiment, sous ce rapport, sont aussi nombreuses que les combinaisons des sons et présentent des contrastes infiniment variés dans l'activité individuelle. La force et la tonalité des sentiments sont un des principaux éléments de la richesse et de l'originalité de la vie du cœur.

La *vivacité* des émotions dépend de l'action des objets et de la réaction de l'esprit. Dans le monde moral, la réaction est loin d'être toujours égale à l'action : elle est tantôt plus forte, comme dans la vengeance ou la colère, tantôt moindre, comme dans la clémence ou le pardon des injures ; elle est déterminée surtout par l'impressionnabilité du sujet. A la même parole, au même geste, à la même action, les uns répondront par le silence ou par la raillerie, les autres, par des pleurs, par des imprécations ou par des voies de fait. La *durée* du sentiment est ordinairement

en raison inverse de sa vivacité, surtout dans la joie et dans la douleur, à cause de la limitation de l'esprit humain. L'habitude émousse la sensibilité et provoque l'indifférence : une jouissance trop prolongée amène la *satiété*, c'est-à-dire l'ennui, puis le dégoût ; une souffrance trop cuisante se termine par une catastrophe, à moins qu'elle ne se calme. Cette saturation du cœur n'a point sa cause dans les circonstances accidentelles de la vie terrestre et, en conséquence, il en faut tenir compte dans la représentation qu'on se fait de la vie future.

8. D'après leur *objet*, les sentiments sont *personnels* ou *désintéressés* : les premiers se rapportent au moi, les autres au non-moi, à l'ensemble des êtres, à l'ordre général du monde.

Le *sentiment de soi* est la base subjective de tous les autres, puisque, dans tout ce qui l'affecte d'une manière agréable ou pénible, le moi se sent lui-même. Il est, dans l'ordre de nos affections, ce que la pensée *moi* est dans l'ordre de nos pensées. Il ne faut donc pas le dédaigner ni le rejeter. Il est bon et légitime, mais il doit être développé en harmonie avec les sentiments transcendants. Malebranche, qui veut qu'on estime toutes choses à proportion de leur perfection, reconnaît que l'estime de soi n'est nullement incompatible avec l'amour de l'ordre. Chacun doit se juger soi-même avec la même impartialité qu'il juge les autres. Le sentiment de soi ne devient égoïste que quand il est cultivé contrairement à l'ordre, au préjudice des rapports de coordination et de subordination que l'homme soutient avec ses semblables et avec les êtres supérieurs. L'*égoïsme* ne consiste pas à s'estimer soi-même, mais à s'estimer au delà de sa valeur, à se faire le but et le centre du monde, en un mot à sacrifier l'intérêt des autres à sa propre satisfaction. Le sentiment de soi, mani-

festé sous cette forme ou développé avec excès, dégénère en *amour-propre*, c'est-à-dire en *orgueil* ou besoin de domination, en *vanité* ou besoin d'approbation, en *présomption*, *arrogance*, *fierté* ou *fatuité*, confiance exagérée en ses forces, en ses titres, en ses avantages, en son intelligence ; l'amour-propre devient ainsi la source de tous les sentiments intéressés et le point de départ des passions.

Un sentiment *intéressé* n'est pas un sentiment accompagné d'intérêt, car le cœur prend intérêt à tout ce qui l'affecte d'une manière agréable ou pénible ; mais un sentiment personnel, égoïste, dont l'objet n'est estimé que par rapport à nous, pour l'intérêt qu'il nous inspire. Au point de vue de l'émotion, tous les sentiments sont intéressés ; mais il ne faut pas confondre *cet intérêt dramatique* avec l'*intérêt moral*, mobile de la volonté. L'un est souvent en raison inverse de l'autre, car les actions les plus désintéressées sont toujours les plus dignes d'intérêt pour la conscience. Les sentiments intéressés, dans le sens propre du mot, sont ceux dans lesquels prédomine l'amour de soi, où le bien de l'objet est subordonné au bien du sujet, contrairement à l'ordre général des choses. Les affections malveillantes sont dans ce cas ; les affections bienveillantes, au contraire, sont pures de tout intérêt personnel, parce qu'elles nous font trouver notre propre satisfaction dans la félicité d'autrui. Les premières touchent le cœur d'une manière divergente, les secondes, d'une manière convergente : les unes font éclater l'antagonisme entre l'intérêt du sujet et l'intérêt de l'objet, les autres remuent l'âme en harmonie avec le bien.

9. D'après leur *source* ou leur origine, les sentiments sont, enfin, sensibles ou non sensibles, comme nos connaissances.

Les *sentiments sensibles* se rapportent à un objet déter-

miné donné par l'observation interne ou externe. Telles sont toutes les affections de plaisir et de peine, d'espérance et de crainte, que nous éprouvons en présence des objets du monde extérieur et des créations de la fantaisie, qui n'ont qu'une existence subjective. Les sentiments sensibles sont les premiers qui se développent en nous avec quelque énergie, et les seuls que puisse reconnaître le sensualisme. Ils sont les plus restreints, les plus relatifs, les plus individuels et dégèrent en égoïsme s'ils résistent à la raison quand on acquiert la connaissance de soi-même.

Les *sentiments non sensibles* s'appliquent soit à un rapport entre des objets déterminés, comme le sentiment des contrastes, des analogies, de la symétrie, de la proportion, soit à un objet absolu, comme les sentiments *rationnels*. Ceux-ci sont les plus importants, les plus élevés et les derniers qui apparaissent dans le développement de l'esprit. Ils appartiennent à l'homme seul parmi les êtres finis. Ils sont relatifs au bien, au vrai, au juste, au beau, à Dieu, et se divisent, par conséquent, en sentiments *moraux*, *intellectuels*, *juridiques*, *esthétiques* et *religieux*. Tous sont désintéressés, immédiats, absolus, parce qu'ils transportent l'esprit et le cœur dans la sphère pure de la raison, au-dessus des intérêts de la nature sensible, et que leur objet est impersonnel ou se partage entre tous sans s'épuiser; notre amour de la science, de l'art ou de la vertu ne diminue pas, mais augmente par la sympathie, à mesure que nos semblables éprouvent les mêmes émotions. Ces saintes affections ne se peuvent corrompre qu'en se combinant avec un sentiment égoïste, dans un état inférieur de culture. Le bien, le beau, le vrai, le juste sont sentis immédiatement en eux-mêmes, sans intermédiaire, s'imposent à la conscience absolument d'eux-mêmes, sans condition, et demandent à être réalisés pour eux-mêmes

sans aucune considération de satisfaction personnelle ou d'utilité.

Les *sentiments moraux* sont très-nombreux : ils comprennent le contentement et le remords, l'estime et le mépris, la gratitude et la vengeance, le sentiment de la responsabilité, de l'honneur, du devoir, en un mot toutes les émotions que nous éprouvons à l'aspect du bien et du mal accomplis par nous ou par autrui, dans l'ensemble de nos relations. Ils ne sont pas le *principe* de la *vie morale*, comme le pensait Adam Smith, mais ils sont la *mesure* de la *moralité*. Les principes de toute activité résident dans la raison même et sont immuables ; les sentiments, au contraire, sont variables et perfectibles, alors même qu'ils ont pour objet quelque chose d'absolu ; car ils accusent seulement le degré d'intérêt que nous prenons aux choses, selon la culture de notre conscience. Ce ne sont pas nos sentiments qui doivent nous guider dans la vie ; il faut, au contraire, que nous commençons par régler nos sentiments sur la loi naturelle. La sympathie ou l'antipathie ne décide pas si une chose est bonne ou mauvaise, mais la nature des choses doit déterminer notre approbation ou notre blâme. Il est vrai seulement que les sentiments moraux, non pervertis, sont parfaitement distincts de toute inclination égoïste vers le plaisir ou l'intérêt personnel. Le sentiment du bien est souvent opposé au sentiment de l'utile : une chose n'est pas bonne parce qu'elle est agréable, elle est agréable parce qu'elle est bonne. Le devoir ne souffre pas d'accommodement ; la vertu n'existe que par l'abnégation, et tout homme est capable de désintéressement en certaines circonstances. Les actions qu'on admire le plus en tout temps et en tous lieux sont les actions héroïques.

Les sentiments *intellectuels* concernent la vérité et l'erreur, la certitude et le doute, les faits et les principes, la

réalité et l'idéal, en un mot la science considérée dans toutes ses applications. Rien n'égale la joie de la difficulté vaincue, qui éclate déjà dans les occupations de l'enfant, et la sainte allégresse de la découverte, qui illumine le front des hommes de génie. Le sentiment de la *vérité* fait partie de la félicité une et entière. L'amour de la science n'est pas moins pur ni moins absolu que l'amour de la vertu. L'enfant a naturellement honte du mensonge. La vérité est indépendante de nos caprices et de nos conventions sociales; elle doit être reconnue en elle-même, attestée et recherchée pour elle-même, sans aucun motif d'utilité, à quelques conséquences qu'elle nous conduise; tel est le haut enseignement que Socrate a laissé à ses disciples et qu'il a scellé par sa mort. Aussitôt que la vérité a pris racine dans la conscience, elle détermine une conviction qui résiste à tous les obstacles suscités par les puissances du monde. La science est plus forte que la violence et la détruira. Les préjugés peuvent être ménagés, par respect pour les sentiments d'autrui, mais non légitimés; il faut répandre la vérité avec prudence, dans l'intérêt même de la vérité, mais on ne peut consentir à la cacher ni à l'humilier devant l'erreur.

Les *sentiments juridiques* regardent les droits de l'homme, l'égalité, la liberté, l'association, la propriété, la famille, la commune, l'Etat, les obligations et les relations sociales. Le *droit* est le nécessaire qui doit être accordé à chacun pour l'accomplissement de sa destinée, comme l'éducation à l'enfant et la liberté au citoyen. La *justice* est la qualité morale de celui qui réalise le droit en conscience; elle est au droit comme la bonté est au bien. L'homme a le sentiment naturel du droit, il jouit de son triomphe et souffre de sa violation dès les premières années de la vie, avant qu'il puisse se rendre compte des principes

de la société. L'enfant ne confond pas la force avec la justice et, plus tard, il distingue aussi entre le droit et la *loi*. La force est le droit des brutes, le droit est la force des hommes. Ce n'est pas devant le for intérieur que « la force prime le droit » ou que « la force fait loi », selon la vieille maxime : *might makes right*. La force qui opprime la justice révolte la conscience et provoque la résistance; la loi qui méconnaît le droit appelle une réforme. Le droit ne dépend pas plus de notre volonté individuelle ou collective que la vérité ou le bien; il est absolu et doit être respecté d'une manière absolue; le sentiment du droit est pur, saint, désintéressé. Telle est aussi l'opinion qui éclate dans la littérature des anciens et dans les dialogues de Platon.

Les *sentiments esthétiques* ont pour objet le beau, le sublime et leurs contraires, dans le domaine des arts, de la nature ou de la vie. Le *beau*, c'est l'harmonie, c'est l'essence pleinement déployée dans son unité et dans la variété de ses éléments, c'est le divin dans le fini. Le beau s'applique à tout ce qui est ordonné avec convenance dans le juste rapport des moyens à la fin et des parties au tout, en un mot à tout ce qui est organisé. Quand il apparaît dégagé des imperfections et des accidents inhérents au conflit des êtres finis, comme beauté pure, sereine, inaltérable, dans les conditions de l'existence éternelle, il se manifeste comme beau *idéal* et s'oppose au beau *réel*, soumis aux vicissitudes et aux dissonances de la vie. L'un et l'autre exigent l'ordre par le concours des contrastes et par la subordination des détails à l'ensemble; lorsque les parties sont parfaitement équilibrées, développées dans la proportion la plus favorable à l'activité de toutes, de manière que chaque organe jouit de la liberté de ses mouvements, il en résulte la *grâce* ou l'élégance, dont le contraire est la difformité, la

charge, la caricature. Le beau, l'idéal et le gracieux supposent l'accord parfait entre le fond et la forme, entre l'idée et son exhibition, en d'autres termes entre l'élément intelligible fourni par la raison et l'élément sensible donné par l'imagination; quand cette condition fait défaut, quand l'idée dépasse la forme ou que l'œuvre, nécessairement limitée, devient impuissante à reproduire la plénitude et l'élévation de la pensée, l'objet change de valeur esthétique et s'appelle *sublime*, à moins qu'il ne tombe dans le ridicule. Tel est le *fiat lux* de la Genèse, le *vir fortis* d'Horace, le « qu'il mourût! » de Corneille. Le sublime n'est donc pas le suprême degré de la beauté; car il s'exprime par le désordre aussi bien que par l'harmonie, il consiste essentiellement, non dans le rapport exact de tout avec tout, mais dans la prédominance de l'idée, qui tend vers l'infini, sur l'élément sensible de la représentation. Les monuments de l'Orient sont, en général, sublimes; les œuvres des artistes grecs ont la beauté idéale; les produits du génie moderne, quand ils ne sont pas un reflet de l'antiquité classique, expriment tantôt le sublime, tantôt le beau réel. L'architecture, la musique et la poésie conviennent à tous les genres de représentations esthétiques; les autres arts, mieux définis et plus ou moins bornés au type humain, modèle d'organisation et d'harmonie, n'aspirent, en général, qu'à la beauté idéale ou réelle.

L'*influence* du beau et du sublime sur l'esprit s'explique par leur nature même. Le beau, qui est harmonieux, appelle l'harmonie dans l'âme et provoque l'épanouissement de toutes nos énergies; il flatte à la fois le sentiment et l'intelligence, l'imagination et la raison, il est proprement l'objet du *goût*. Le sublime, au contraire, qui brave la régularité, la proportion et la symétrie, suscite le désordre dans l'âme, trouble le sentiment, accable l'imagi-

nation, surprend et dérouté le goût et ne satisfait que la raison pure; il soulève en nous des émotions contraires, fait succéder l'admiration à la stupeur, nous inspire le sentiment de notre grandeur et de notre dignité, après nous avoir humiliés par le contraste de notre petitesse et de notre impuissance en présence de l'infini.

Les sentiments esthétiques sont purs et *désintéressés*, parce que la possession de l'objet n'ajoute rien à l'émotion qu'il fait naître. L'utilité, qui domine dans l'industrie, est exclue du domaine des arts libéraux. Est-ce à dire que l'art ne rend aucun service à la civilisation? Tant s'en faut; mais les avantages qu'il procure sont purement moraux: il élève et purifie l'âme, précisément en la soustrayant à toute considération égoïste. L'art est un enseignement aussi; mais, sous ce rapport, il ne doit pas lutter avec la science; il n'a point pour mission de proclamer la vérité sur les hommes et les institutions, mais de faire régner la paix et l'harmonie dans l'esprit et d'inspirer l'enthousiasme pour tout ce qui est beau. L'art est l'école du cœur, comme la science est l'école de l'intelligence. C'est ce qu'on oublie parfois en critiquant la formule de *l'art pour l'art*. Le beau est absolu, comme le vrai, le bien et le juste; il doit donc aussi être aimé et réalisé pour lui-même, absolument, sans calcul. Il ne se mesure pas à nos sentiments individuels et n'en dépend pas, mais les commande et les développe. Une chose n'est pas belle parce qu'elle charme, mais elle charme parce qu'elle est belle. Aucun intérêt égoïste n'est en jeu lorsque nous contemplons le beau.

Mais le plus important de tous les sentiments rationnels est le sentiment de *Dieu*. Les sentiments intellectuels, moraux, juridiques, esthétiques ont encore un objet déterminé; le *sentiment religieux*, au contraire, a pour objet

l'Être un, infini, absolu, qui est lui-même le vrai, le bien, le juste et le beau sans restriction ni condition. C'est pourquoi le sentiment religieux, compris dans sa pureté et dans sa plénitude, est le *complément* de tous les autres et le seul qui n'ait pas besoin d'être complété. Le cœur comme la pensée aspire à l'infini et ne trouve son entière satisfaction qu'en Dieu. Les sentiments sensibles occupent et amusent l'esprit; mais les plaisirs s'épuisent et ne laissent après eux que le vide ou la satiété; les affections de la famille et de la société sont plus constantes et plus profondes, mais sont exposées à toutes les vicissitudes des choses humaines; l'amour du beau et du bon est inaltérable dans son objet, mais il se perd dans l'abstraction s'il ne s'appuie pas sur l'union intime avec l'Être qui est souverainement bon et juste; en un mot, tous les sentiments particuliers, qui ont rapport aux diverses faces de la réalité, sont enveloppés dans la limitation du monde et présentent toujours quelque côté négatif, une lacune ou un défaut. Le sentiment religieux est le seul qui se suffise entièrement à lui-même, qui soit indépendant des accidents heureux ou malheureux de la vie et des imperfections des créatures, parce qu'il se rapporte à l'Être parfait, fidèle dans son amour et dans sa miséricorde.

Le sentiment religieux est dans la vie du cœur ce que la pensée de Dieu est dans la vie de l'intelligence. Dieu est pour la pensée le *principe* de la science, comme le moi en est le *point de départ*. L'esprit débute par la connaissance de soi-même et s'élève ensuite jusqu'à l'Être qui contient tout dans l'unité de l'essence. La pensée de Dieu est l'intuition complète qui achève et soutient toutes les autres; la raison n'est pas satisfaite aussi longtemps qu'elle s'arrête aux choses limitées, négatives, imparfaites; elle ne trouve son apaisement et son repos que dans l'Être qui est la dernière

raison de tout ce qui est déterminé. Le cœur a les mêmes besoins que l'intelligence et remonte également du fini à l'infini et de la créature au Créateur. C'est ainsi que le sentiment religieux est la base *objective*, le principe de toutes les affections particulières, comme le sentiment de soi en est la base *subjective*.

On comprend, dès lors, les *rappports* qui existent entre le sentiment religieux et les autres émotions. La théologie a mal saisi ces rapports, parce qu'elle a mal déterminé la notion de Dieu. Si Dieu est un pur *esprit*, opposé à la nature, vivant à l'écart du monde, tous les sentiments particuliers devront aussi se développer en *opposition* avec le sentiment religieux, et l'amour de Dieu sera considéré comme une affection jalouse qui exclut tout autre amour: de là l'ascétisme et le monachisme. Il en était de même, chez les anciens, du sentiment de la patrie, qui demandait le sacrifice des vertus domestiques et des devoirs envers l'humanité. L'Église, sous ce rapport, n'a fait que se substituer à l'État. La réaction était utile pour combattre le matérialisme et affranchir l'homme du joug de la puissance publique, en le rattachant directement à Dieu; mais l'esprit d'exclusion qui la caractérisait devait disparaître dans les temps modernes. De même que le patriotisme se concilie avec la philanthropie, le sentiment de Dieu doit s'harmoniser avec toutes les affections de l'homme et se répandre sur elles pour les *purifier* et les *élever*. Puisque tout vit et se meut en Dieu, il convient que rien ne soit senti comme étranger au divin. Il ne faut pas étouffer, mais cultiver le sentiment de la dignité personnelle, il ne faut pas désertier, mais animer le foyer domestique, il ne faut pas mépriser, mais respecter la matière, il ne faut pas s'isoler de la société, se retirer du monde, pour « vivre en religion », car Dieu est l'Être parfait,